Publication de la  société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois.	1 fr. 25
Six mois.	2 50
Un an.	5 »

Pour la province et l'étranger :

Trois mois.	2 fr. 50 c.
Six mois.	5
Un an.	10

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

3e Année. — Numéro 9. — 3 Mars 1850.

Etat de l'Europe.

La coalition semble impatiente de reprendre enfin le chemin de la France. Partout l'œil découvre des indices de guerre. La question du droit de refuge, c'est à dire en définitive de l'indépendance de la république helvétique, a été pour l'Autriche et pour la Prusse une occasion excellente de s'entendre ensemble sur le seul terrain qui leur soit commun, la haine de la liberté. Le cabinet français refusant, à ce qu'on assure, de suivre l'Autriche et la Prusse jusqu'à cette extrémité d'une intervention armée contre la Suisse, les puissances du Nord auraient résolu de confondre dans une réprobation commune les républicains des Alpes et ceux de la Seine.

Les intentions sont évidentes : il n'y a plus d'incertitude que sur le degré d'expansion que pourront prendre les colères monarchiques. En attendant, chacun garde prudemment ses positions stratégiques. L'armée autrichienne d'Italie reçoit chaque jour du renfort. L'armée française des Etats romains songe moins que jamais à évacuer la ville éternelle. La Russie a révoqué (en supposant qu'elle l'eût donné) l'ordre de retraite de son armée de Moldo-Valachie. Si malgré les circonstances actuelles les Russes se retirent de Bukarest, ce sera encore d'un plus mauvais augure que ne peut l'être le prolongement de leur occupation militaire des principautés. Car ce sera la preuve que la Turquie s'est laissé, elle aussi, gagner à la coalition. Mais le divan n'en est pas encore venu là. Il semble au contraire regarder comme illusoire son arrangement prétendu avec les Austro-Russes; et il s'attend d'un jour à l'autre à se voir attaqué par ses propres sujets grecs et slaves, sur l'instigation secrète des cours alliées. C'est pourquoi, devant le sombre avenir qui se prépare, l'ambitieuse Angleterre trouve urgent de prendre des gages. Pour premier nantissement, elle a choisi le royaume de Grèce, dont elle s'obstine à tenir bloquées toutes les côtes. En résumé, ce n'est plus seulement comme autrefois la France, c'est l'Europe entière qui est devenue un volcan immense, avec deux cratères béants, la Turquie et la France, d'où peut s'élancer d'un jour à l'autre la guerre universelle.

Les deux années qui viennent de s'écouler n'ont été, pour les deux camps qui divisent le monde, qu'un armistice destiné à aiguiser les armes et à mieux préparer la lutte. La conciliation n'est plus nulle part que sur les lèvres. La provocation et la guerre sont partout à l'ordre du jour. Les despotes comme les républicains, tous y sont fatalement poussés par l'impuissance de maintenir sans elle leurs principes. Mais l'absolutisme court dans cette lutte suprême des chances terribles. En marchant sur le Rhin, les rois peuvent être soudain attaqués en arrière par leurs propres sujets, et se trouveraient entre deux feux. De Pétersbourg à Vienne et de Berlin à Milan, toutes les capitales frémissent sous une compression que la force des baïonnettes peut seule prolonger. De là les concessions provisoires que les cabinets se croient obligés de faire à leurs peuples. Le tsar promet aux paysans de la Pologne l'abolition totale des corvées, à la condition qu'ils se coalisent avec lui contre la noblesse, et qu'ils l'assassinent même en cas de révolte, comme ils firent en 1846 en Galicie, à l'instigation de Metternich. L'Autriche, de son côté, cajole tant qu'elle peut les conservateurs bohêmes, et même les soldats d'Ielatchitj, dont elle craint un mouvement et la désertion, au cas de marche contre la France.

Reste à savoir si les peuples, sujets de la sainte-alliance, se laisseront tromper encore en 1850 comme en 1815.

Des concessions de l'Autriche au parti slave.

Depuis quelque temps on remarque que le cabinet de Vienne fait forcément aux Slaves des concessions inattendues. Ses plans de centralisation ont commencé à subir un premier échec parmi les Rutheniens de Galicie, qui repoussent hardiment la langue allemande, préférant se servir du polonais pour tous les cas où leur propre idiome se montre insuffisant. Décidément cette nationalité *ministérielle* trompe l'attente de ses prétendus fondateurs : elle se développe au delà de ce qu'ils avaient désiré, et entre dans le véritable esprit fédéraliste slave. La nationalité bohême est, elle aussi, en voie d'agrandissement. Les *narodni noviny* de Prague constatent l'affaissement de la force intellectuelle allemande et la croissance de l'élément tchekh en Autriche, par ce fait que du *Moniteur des lois* il s'écoule 26,000 exemplaires en langue bohême, et 20,000 seulement en allemand.

Les trois millions de Slovaks de la haute Hongrie, qu'on croyait dénationalisés par le long joug des Maghyars, se relèvent également. Ils n'ont pas entendu changer de maîtres, ni passer de la langue maghyare à la langue allemande. Ils prétendent rester eux-mêmes, former sous le nom de *Slovensko* un pays à part, mais en s'unissant à leurs frères slaves par tous les moyens possibles. Ainsi, sur la demande des notabilités littéraires de leur pays, la gazette officielle slovake, jusqu'à présent rédigée dans le dialecte provincial de la Slovakie, a commencé à paraître en tchekh. La Bohême est donc en voie de centraliser, au moins par le langage, les membres épars de sa nationalité.

Les Iugo-Slaves n'ont pas, il est vrai, à se féliciter de pareils succès. Loin de consentir à les réunir, l'Autriche fait pour les disjoindre des efforts désespérés. Mais même au milieu de ces efforts apparaissent des concessions : telle a été celle de la reconstitution d'une voievodie serbe, si longtemps refusée. Il est vrai qu'on en a déplacé les limites naturelles de la manière la plus perfide. En la rejetant vers le banat de Temesvar sur la Theisz et la Maroch, on lui a enlevé la Syrmie et les districts frontières serbes, qui faisaient sa force, pour la remplir en majorité avec des éléments valaques, saxons et maghyars, c'est à dire avec des citoyens hostiles au slavisme ; tandis qu'au contraire les vrais enfants de la voievodie serbe, les Serbes les plus patriotes se trouvent rejetés sous la domination exclusive de Croates.

Les journaux autrichiens ont fait grand bruit de la discorde qu'ils disent avoir éclaté entre la Croatie et la voievodie. Mais le germanisme a exagéré de beaucoup sa victoire sous ce rapport. L'échec, s'il y en a eu un, a été éprouvé par Ielatchitj, et nullement par la nationalité iugo-slave. En effet, le ban, qui y voyait l'intérêt de l'Autriche, avait demandé que les Serbes de la voievodie fussent annexés aux trois royaumes illyriens. Mais les Serbes, qui se sentent un avenir plus assuré, plus indépendant de l'Autriche que ne l'est celui des Croates, ont refusé cette annexion dans les termes où le ban la proposait. Ils s'en sont tenus à l'acte d'union fédérative de leur voievodie avec les trois royaumes, tel que l'avait décrété leur diète de Karlovitz du 13 mai 1848, acte qu'une grande députation serbe, le patriarche en tête, alla porter solennellement à Agram dès 1848. Mais au nombre des conditions sous-entendues de cette union était celle que la Syrmie, principale artère du peuple serbe, et siége du patriarche de la nation, restât, comme elle venait de l'être, incorporée à la nouvelle voievodie, et qu'en outre le voievode continuât d'être un chef populairement élu. Le ban, dans son zèle autrichien, ayant méconnu ces conditions, les Serbes se sont détournés de lui.

C'est le patriarche des Serbes, Raïatchitj, qui a présidé à ce revirement de tendances nationales. Voyant le ban croate s'annuler lui-même comme patriote, les Serbes ont compris qu'accepter leur union avec la Croatie telle qu'elle est administrée aujourd'hui, ce serait mettre en péril l'avenir de tous les Slaves du midi. De là les Allemands concluent un antagonisme entre les deux principales fractions de la nationalité iugo-slave. Erreur ! Les Serbes et les Croates ne sont pas désunis. Ils n'ont pas un seul instant cessé de travailler à leur mutuelle fusion en un seul corps politique. Le point de gravitation de leurs efforts s'est seul déplacé. Au lieu que le but était, au temps de la popularité d'Ielatchitj, le triple royaume croato-dalmato-slavonien, c'est maintenant la Serbie turque qui attire indistinctement tous les patriotes et Serbes et Croates de la Hongrie. Les uns et les autres ont compris qu'ils devaient désormais placer leur espoir ailleurs qu'en Autriche. Voilà ce qu'a gagné le cabinet de Vienne à son machiavélisme.

Les Slovènes de Styrie, de Carniole et de Carinthie, quoique beaucoup plus germanisés que les Croates, ne renoncent pas pour cela à développer leur nationalité. A Grætz, la population slave est vis-à-vis des Allemands à peu près dans la même proportion qu'à Prague, d'où il suit que la vie et les établissements publics y portent, comme à Prague, une forte teinte slave. L'université, naguère encore entièrement allemande de Grætz, a maintenant ses principaux cours en langue illyrienne. C'est dans cette langue que le cours de droit civil du docteur Krainz s'est ouvert le 18 janvier dernier, au milieu des *slava* et des *jivio* mille fois répétés de la jeunesse.

Dans les gymnases de Carinthie la même transformation heureuse s'opère peu à peu. La langue indigène y devient une base indispensable d'enseignement, et vient se placer en rivale auprès de l'idiome teutonique, qui perd ainsi son monopole. A Klagenfurt, une réforme analogue s'introduit dans les écoles, et même dans l'institution des nourrices et accoucheuses, où le professeur de chirurgie, Germovnik, a été nommé par le ministre pour donner aux jeunes élèves slovènes l'enseignement chirurgical dans leur langue. Le cabinet de Vienne est plus que jamais harcelé de pétitions qui réclament la fondation d'une université pour tous les Slaves du sud. Les germes de ce grand établissement existent déjà de fait dans l'académie d'Agram, où les professeurs de toutes les facultés, sans exception, donnent maintenant leurs leçons en illyrien. Enfin toute la procédure et les plaidoieries des tribunaux croates ont lieu en langue nationale. Ces concessions, sans doute peu importantes en elles-mêmes, mais pleines de conséquences pour l'avenir, remplissent d'espoir les Illyriens.

Deux nouveaux théâtres slaves, l'un en Slovenie, l'autre en Croatie, sont en voie de s'organiser, à l'instar de celui de Bohême, et à l'aide de troupes ambulantes destinées à aller jouer alternativement d'une ville dans une autre. La société d'acteurs croates, composée de plus de 80 personnes des deux sexes, la plupart indépendantes par leur fortune ou leur éducation, a déjà fait ses preuves cet hiver à Agram, où le théâtre national a eu constamment ses loges remplies par la plus haute société et son parterre couvert d'une foule compacte. On y a remarqué que les pièces les plus applaudies étaient les pièces traduites du polonais. On en cite une entre autres, la comédie les *Dames et les Hussards*, par le comte Fredro, qui vient d'avoir un immense succès.

Ce n'est pas seulement en littérature que les Iugo-Slaves font des progrès. Comme le Croate tend à s'unir politiquement aux Serbes, de même le Slovène tend à s'unir aux Croates. « Quand pourrons-nous rejoindre enfin toutes les branches de notre grand tilleul slave! s'écrie la *Slovenia*, organe des Illyriens de Carniole, de Styrie et de Carinthie. Car nous ne pourrons résister aux tempêtes que souffle sur nous le germanisme, qu'alors que tous nos rameaux divers seront fecondés par la sève d'une même racine. Oh! qu'il se lève sur nous le soleil béni de la solidarité entre tous les Slaves! Le plus ardent désir que cache tout cœur slovène est de voir l'adjonction de son pays au reste de la Iugo-Slavie, de manière que toute entière elle ne forme qu'un corps indivisible, depuis les plaines serbes du Danube jusqu'à nos Alpes majestueuses de Carinthie. Heure divine de la réunion de tous les Iugo-Slaves, ne te fais pas trop longtemps attendre. »

C'est dans cet esprit qu'agissent en général les Slovènes. Toutes leurs pétitions au gouvernement ont pour but d'obtenir pour leurs districts des délimitations plus nationales, et une autonomie moins fictive. Ceux de la Styrie, par exemple, insistent à Vienne pour que la ville de Cilli soit choisie comme centre administratif de toutes les vallées slaves qui l'environnent. « Le cercle de Cilli, dit textuellement une de leurs pétitions, est celui qui renferme le plus de Slaves en Styrie. C'est à Cilli qu'on parle le plus pur slovène, et que les employés du cercle peuvent le plus facilement s'initier aux mœurs et aux besoins de leurs administrés. Par sa situation topographique au milieu des montagnes les plus abondantes en charbon de terre et en mines de métaux, Cilli est appelée à exercer sur l'industrie autrichienne une influence puissante. Etant elle-même slovène, cette ville débouche en outre par sa vallée sur les Slovènes de la Carniole. Son voisinage de la Save la met en communication fluviale avec la Croatie et les frontières militaires slaves, auxquelles elle peut porter le bois, le fer, le blé dont la Styrie surabonde. »

L'idée d'une Iugo-Slavie indivisible et centralisée en un seul corps administratif gagne de plus en plus les masses. Cette idée, l'Autriche ne peut plus l'étouffer; et elle est réduite à l'apaiser par des concessions. Nous ne voulons pas dire que ces concessions soient importantes : non! Mais elles prouvent une chose, c'est que le slavisme en Autriche ne se tient pas pour battu. Armé de sa force morale, il survit à toutes les constitutions octroyées pour l'étouffer; et désormais éclairé par toutes ses expériences de 1848 et de 1849, il ne veut plus remonter sur la scène du monde politique que pour y jouer le seul rôle qui lui convienne, celui d'une opposition décidée au germanisme sous toutes ses formes.

CHRONIQUE SLAVO-EUROPÉENNE.

ÉVÉNEMENTS DE FÉVRIER 1850.

Les événements du mois qui vient de s'écouler sont d'une signification peu rassurante pour l'Europe. Toutes les questions se compliquent au lieu de se résoudre. La Turquie de plus en plus menacée par les Austro-Russes d'un démembrement; la Grèce hermétiquement fermée par les Anglais, en punition de ce qu'elle s'est faite un foyer de propagande *orthodoxe;* la Suisse, d'un autre côté, à la veille d'être envahie par les Prussiens et les Autrichiens, pour avoir donné asile aux *révolutionnaires;* la diète d'Erfurt mise au ban de l'Allemagne par le cabinet de Vienne, qui en redoute l'influence morale presque autant que celle de la Suisse; les Slaves enfin, retournés à leur ancienne nullité politique et employés de nouveau par leurs dominateurs comme de muets instruments pour l'oppression des autres peuples : tels sont les faits principaux du moment.

—

RUSSIE ET POLOGNE.

Dans la prévision d'une nouvelle et prochaine campagne hors de ses frontières, l'empereur Nicolas fait tous ses efforts pour s'attacher en Pologne le plus de partisans possible. Dans ce but, c'est aux paysans qu'il s'adresse, leur promettant l'abolition de toutes les robotes, pourvu qu'ils se chargent de tenir en bride leurs seigueurs, au cas où ceux-ci voudraient encore s'insurger.

— L'Autriche n'a pas recueilli les fruits qu'elle attendait de son démembrement de la Galicie en trois parties, avec trois administrations nationales et trois capitales, Cracovie pour les Polonais, Léopol pour les Rutheniens, et Tchernovits pour les Roumains de la Bukovine. Les trois peuples ainsi isolés sentent peu à peu s'éteindre en eux l'esprit de rivalité, et la confiance mutuelle renaît. C'est surtout entre les Polonais et les Rutheniens que le rapprochement est sensible. Les bureaucrates allemands en sont au désespoir. Renonçant à ménager plus longtemps la Ruthenie, ils ont ouvert contre elle l'ère des persécutions. On suspend ses journaux; et on vient de transférer à Vienne les bureaux même de la feuille officielle des Rutheniens, le *Visnik* (Courrier), que son rédacteur Holovacki est réduit à publier désormais sous les yeux même des ministres.

—

TURQUIE.

L'annonce de la retraite de l'armée russe des principautés moldo-valaques était prématurée. Les Russes restent campés sur le Danube, et les Turcs continuent de se préparer à la guerre.

— Un firman de la Porte a confirmé dans ses priviléges la petite république albanaise de Zagori, qui compte 44 villages de montagnes et 25,000 citoyens, moitié Bulgares et moitié Grecs. Les Zagoriates désormais se gouverneront eux-mêmes, ne payant aux Turcs qu'un tribut. Ce petit pays, oasis de civilisation, où chaque village a son école, est depuis longtemps en possession de fournir à la Turquie européenne des employés de tout grade, surtout pour les places qui nécessitent des connaissances variées.

—

GRÈCE.

Le blocus de l'Hellade continue. La médiation tentée par la France entre la Grèce et le gouvernement britannique, menace

d'aboutir à une rupture de l'alliance anglo-française au profit de la Russie, dont les diplomates à Athènes et à Londres paraissent avoir totalement circonvenu les agents français.

—

Autriche et Allemagne.

L'intervention en Suisse est devenue pour l'Autriche et pour la Prusse l'affaire capitale. Le voisinage de ce pays libre présente aux cours absolutistes un danger incessant. Les Autrichiens sont donc en marche de tous côtés pour envahir la République helvétique, en attendant qu'ils puissent en attaquer une autre. Pour apprécier le degré d'enthousiasme et de spontanéité de cette armée autrichienne, on a calculé combien elle recevait périodiquement de schlagues et de coups de verges. Le nombre des coups de bâton s'élève à 100 par jour, et celui des coups de verges à 10,000 par semaine. Voilà le mobile avec lequel l'Autriche retient ses victimes sous le drapeau.

— Le cabinet de Vienne se vante d'avoir mis pour jamais fin à toutes les émeutes, par son institution de la gendarmerie, dont il a réparti des escouades jusque dans les moindres villages. Le *bulletin des lois* de l'empire a donné récemment le statut organique de ce corps militaire modelé totalement sur la gendarmerie française; et qui divisé en seize régiments, chacun de mille hommes d'élite, devra envelopper dans un vaste réseau d'obéissance passive, tous les peuples autrichiens sans aucune distinction de race, les soumettant tous au niveau d'une loi inflexible et égalitaire. Au point de vue de la police et de la sécurité des routes, cette institution sera sans nul doute bienfaisante. Mais ce n'est pas 16,000 gendarmes, ni même 100,000, qui pourront empêcher les nationalités de croître et de se développer.

— Le cabinet de Vienne espère apprivoiser avec des fêtes splendides ce qu'il appelle ses *danseurs* et ses *joueurs de flûte slaves*. La plus brillante réunion qu'ait eu Vienne cet hiver a été incontestablement le bal annuel dit *bal des Slaves*, où toute l'aristocratie de l'empire s'est efforcée de développer un luxe oriental; et où les danses et les costumes nationaux les plus variés présentaient un coup-d'œil féerique.

— Pendant que les uns dansent, les autres s'organisent. La Saxe et la Bohême s'agitent. L'arrêt de mort commué en détention à perpétuité, que la cour d'appel de Dresde vient de prononcer contre les trois grands agitateurs Slavo-Teutons, Rœkhel, Heubner et Bakounine, a profondément ému ceux des démocrates allemands et slaves, qui renoncent à combiner le principe de race avec le principe de liberté; et qui marchant, suivant nous, à l'inverse de la nature, croient ne pouvoir arriver à la nationalité que par le cosmopolitisme.

— Les *Narodni noviny* (Nouvelles nationales) de Prague continuent d'être interdites. Leur rédacteur Havlitchek a vainement supplié les ministres de lui permettre d'en transférer la publication dans quelque ville secondaire, aux frontières de la Bohême; vainement il est allé jusqu'à offrir de rédiger son journal dans Vienne même, et sous le contrôle indirect des ministres Toutes ses prières n'ont amené que des refus obstinés.

—

Iugo-Slavie.

Le *Slavenski iug* devait expier la généreuse hardiesse de son langage: il vient d'être suspendu par la police autrichienne du ban Ielatchitj. Pour protester de son mieux contre cette mesure, le conseil municipal d'Agram a octroyé le droit de cité au rédacteur du journal interdit, à M. Bogoslav Chulek. On fait la remarque que c'est le premier protestant qui soit devenu légalement citoyen dans la *très-catholique* Croatie.

— L'irritation des paysans contre les propriétaires continue. La petite jacquerie de janvier dernier à Alt-Vukovar, promptement réprimée par les garnisons voisines, menace à chaque instant de se renouveler sur d'autres points. Ce qui cause ces désordres ce sont les restrictions perfides apportées par le gouvernement autrichien à l'abolition des corvées en Iugo-Slavie, comme en Galicie; il en résulte que ni le seigneur ni le paysan ne connaissent plus clairement leurs droits respectifs; ils s'entr'accusent sans cesse d'empiéter l'un sur l'autre; et ils s'irritent ainsi mutuellement.

— L'ex-secrétaire du ban, M. André Berlitj se rend à Vienne chargé par les propriétaires croates de hâter le paiement de l'indemité qui leur a été allouée (35 millions de francs) pour les dédommager de la perte des dîmes et redevances seigneuriales, dont la révolution les a frustrés, Mais l'Autriche, comme on devait s'y attendre, ne veut et ne peut les payer qu'avec des assignats.

— Pendant qu'une partie de l'Europe occidentale jouit d'un printemps prématuré, la Iugo-Slavie, malgré sa chaude latitude, subit toutes les rigueurs d'un hiver presque sibérien. Les belles forêts d'oliviers et de citronniers s'en ressentiront longtemps. En outre, des *bouras* inouïes ont dévasté, à l'entrée de février, toutes les côtes illyriennes depuis Raguse jusqu'aux lagunes de Venise. Raguse a vu les toits de ses églises et de ses palais emportés par l'ouragan. Zara, Trieste, Gorice, ont eu leurs rues remplies de décombres. Tous les îlots ou écueils qui bordent la Dalmatie sont semés de carcasses de navires brisés.

— Les Allemands ne cessent de propager les bruits les plus effrayants sur les intentions des patriotes serbes à leur égard. Il y a quelques semaines, le commandant de Zemlin fit prendre à toute sa garnison les armes au milieu de la nuit. Il s'agissait, disait-on, de prévenir des Vêpres siciliennes préparées contre tous le *Chvabi* de la contrée. Une autre fois, c'est contre un empoisonnement général qu'ils prétendaient avoir à se préserver. Mais ils reconnaissent généralement que c'est de la part des Slaves de Turquie qu'ils ont le plus à craindre. Ils s'attendent à voir d'un jour à l'autre arborer, sur les murs de Belgrade, l'étendard populaire du knèze Lazare. Dans ce cas, personne ne doute que tous les Serbes valides ne courent se ranger avec enthousiasme sous cet étendard symbolique.

— La haine vouée par les *chvabi* du Danube au slavisme est si grande, que leur représentant dans la voievodie, Meyerhofer, n'a pas même consenti à laisser entre les mains du patriarche des Serbes les actes et diplomes, et toute l'archive du comité de Karlovits où se trouve déposée l'histoire nationale de ce peuple, pendant les deux grandes années 48 et 49, qui l'ont vu jouir d'une sorte d'indépendance. Cette curieuse archive a été enlevée de Zemlin, et transférée à Temesvar, où une commission autrichienne se charge de la compulser, et d'en conserver ce qui a de l'*importance historique*, c'est-à-dire ce qui est à l'avantage de l'Autriche et au détriment des Slaves.

— Les débris mutilés des deux campagnes Hongroise et Italienne quittent peu à peu les hôpitaux, et regagnent isolément leurs villages. Les contrées Iugo-Slaves qui avaient fourni pour ces deux belles campagnes la plus grande masse de combattants, les voient revenir par petites bandes au sein de leurs familles. Un journal Slovène de Carinthie raconte la lugubre rentrée, il y a un mois, à Klagenfurt, d'un bataillon de jeunes gens de cette ville; parti fort de 1,200 hommes pour le siége de Venise, il est revenu dans ses foyers ne comptant plus que 240 individus, les uns boiteux, les autres manchots, ou avec d'horribles blessures à la tête. C'est surtout la frontière militaire Croate et Serbe qui a fait des pertes effrayantes. On estime le nombre de ses morts à 50,000! D'un autre côté les relevés officiels des journaux de Transylvanie constatent de la part des Roumains dans leur lutte contre les Szekles et le général Bem une perte de 35 à 40,000 victimes. Et c'est à l'issue d'une pareille boucherie que la Sainte-Alliance rêve encore d'aller livrer à ses ennemis de nouvelles batailles.

Cyprien ROBERT.

Montmartre. — Imp. Pilloy frères et Ce, boulevard Pigale, 48.